

dans l'antiquité il avait lieu plus tôt, et cette circonstance avait donné le nom de jours caniculaires aux jours qui précédaient et à ceux qui suivaient la manifestation de ce phénomène et qui tombaient à l'époque la plus chaude de l'année.

Les anciens comptaient les jours caniculaires du 22 juillet au 23 août; on les compte aujourd'hui du 24 juillet au 25 août.

Les anciens attribuaient à l'étoile Sirius ou la canicule une grande influence. Les mêmes croyances existent encore chez les Egyptiens, les Arabes et les Persans.

* A l'occasion de la discussion devant le conseil provincial de la Flandre occidentale sur les assurances contre l'incendie. nous lisons qu'à Ypres l'administration des hospices a renoncé à assurer ses propriétés; mais chaque année elle capitalise la somme qu'elle aurait payée aux compagnies d'assurances. De cette manière et en s'assurant ainsi elle-même, elle est déjà parvenue à réunir une somme importante qui lui permettrait de réparer plusieurs désastres se produisant même simultanément. Par l'effet des intérêts cumulés, le capital ainsi accru s'élèvera rapidement et mettra l'administration à même de faire face à toutes les éventualités.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

LOUIS DECOTTIGNIES.

(Suite. — Voir notre numéro du 20 juin).

Nous avons, par erreur, fait suivre le premier article du mot: fin. Nous donnons aujourd'hui, pour faire suite à l'esquisse biographique, l'appréciation de l'œuvre de Decottignies: la tâche d'un poète ne peut être séparée de sa vie.

Ce que l'on remarque à la lecture des œuvres de Decottignies, c'est son incertitude sur la forme qu'il affectera, ce sont ses tâtonnements de style, son irrésolution à déterminer l'expression de sa pensée. Le défaut d'une instruction très-incomplète l'avait livré sans guide aux caprices de la littérature contemporaine, et il allait demandant des leçons à des écoles opposées. C'est ainsi que l'on trouve dans ses poésies manuscrites des traductions en vers des Paroles d'un Croquant, de Notre-Dame de Paris et de Volupté, ce roman trop célèbre et trop peu voluptueux pour le lecteur. Ces vers sont faibles en général: un poète ne peut invoquer l'inspiration étrangère; la poésie exige un sentiment sorti du cœur même de celui qui le doit exprimer, et ne se prête point à la collaboration.

Les vers les moins mauvais sont ceux qu'a inspirés M. Ste-Beuve, parce que la prose de Ste-Beuve est la moins bonne des trois. Le style de Lamennais a surtout séduit Decottignies. Lamennais a parlé comme la Bible, mais on ne met pas la Bible en vers: Dieu ne parle qu'en prose; quand Dieu veut faire de la poésie, il tonne.

Malgré ce penchant pour Lamennais, dont on trouve des traces nombreuses dans les œuvres de notre poète, Decottignies a toujours cherché sa manière, et ne l'avait pas encore rencontrée lorsqu'il mourut. Selon moi, le vers de Decottignies est celui de Gilbert; son alexandrin surtout, forme dans laquelle il excelle, ressemble beaucoup à celui de cet autre poète malheureux. Comme il a de celui-ci la verve critique, il en a aussi le bon sens et l'exactitude didactique. Que ne puis-je dire qu'il en a encore le bon goût? mais ce défaut vient de son incertitude même.

Decottignies mêle de hautes pensées à de basses expressions. Ses comparaisons et ses métaphores

jurent entre elles, et l'auteur ne soupçonne même pas ce défaut d'harmonie. Parfois il s'abandonne à cette poésie vaporeuse, le défaut des talents indécis qui demandent à être originaux et ne réussissent qu'à être ridicules.

Lorsque brille la lune
Je sens frémir ma chair.

Il faut que je sois bien prosaïque, car j'ai vu beaucoup de clairs de lune, et ma chair n'en a point frémi. Ce mauvais goût, il l'a poussé bien loin: l'homme dont on peut citer de si beaux vers descendait jusqu'à ridiculiser sur l'air du *Postillon de Lonjumeau*... un commissaire de police:

Eh, eh, eh, mais qu'il est laid
Le commissaire de Roubaix!

Où bien il chantait en patois de Lille les pèlerinages et le petit Eustache; — pour combler la mesure, il adressait à Tourcoing une ode burlesque, mais qu'il prenait au sérieux:

On dit: malgré le vent, la pluie,
Et sans que jamais l'on s'ennuie,
Qu'il est bon d'être Tourquennois!

Qu'en pensa Tourcoing? et qu'en pensez-vous? L'âge du poète lui doit faire pardonner ces défauts. — De nombreuses lectures et de grandes études sont nécessaires, en conséquence beaucoup de temps, pour se débarrasser de cette trivialité inséparable d'une naissance plébéienne et de l'éducation de la rue. Decottignies a subi des influences malsaines, insalubres, dont le joug ne pouvait être brisé que par l'excellence de sa nature et la fréquentation des bons écrivains.

Du reste, quoiqu'elle importe en littérature, la forme n'a point la première place. Et ce n'est pas le moindre signe de la décadence littéraire au XIX^e siècle, que les écrivains affectant des expressions et des tournures bizarres et difformes, qui saisissent l'œil ou l'oreille, mais ne pouvant, derrière ces paroles sonnautes, apporter à l'esprit le profit d'une conclusion: *Sunt verba et voces*. Quoique vivant dans un pays où circulent plus de tissus que d'idées, Decottignies en était arrivé, le malheur aidant, à se former une pensée nette et des convictions, instinctives plutôt que raisonnées, mais profondément accrues: c'est un spectacle étrange que cette ténacité des croyances dans un corps frêle, que Decottignies offrait ainsi que Lamennais.

Il manqua à Decottignies des études, le choc des idées, cette bataille éternelle des intelligences que Paris présente à qui peut et veut les voir. La nature de ses convictions fut ce qu'elle devait être. La rancune du pauvre contre le riche, la rage du paria rejeté de la vie sociale, fit entrer Decottignies dans les rangs de cette démocratie, toute d'instinct, encore sans définition et sans formules, qui formait l'opposition avancée sous la dynastie de Juillet, et préparait sa chute. Fils de Voltaire, ces hommes réclamaient l'application sociale de l'évangile. Ils étaient la plupart déistes; mais Decottignies, comme je l'ai dit plus haut, avait gardé sa foi religieuse; il avait soin, cependant, de séparer les dogmes de ceux qui les enseignent. On l'entend, par exemple, s'écrier un jour:

Dans le saint temple l'or a remplacé l'argile:
On a doré le prêtre, on dore l'évangile!

C'est sous l'empire des mêmes convictions politiques que notre poète a écrit *l'Enfer*, la *Fin du monde* et son ode à *Barthélémy* surtout, où se lit un vers qu'envieraient nos plus grands poètes.

Nous connaissons les principaux traits du caractère de Decottignies; il a tiré de la vie d'Hég. Moreau un portrait qu'il croyait avec raison pouvoir s'appliquer à lui-même.

Decottignies portait son infortune avec un chagrin sauvage; à son insu, ses douleurs phy-

siques déterminaient l'accueil qu'il faisait à ses rudes épreuves. Trop faible pour rester calme en face de ce qu'il appelait l'injustice de la Providence, il ne cachait point cette aigreur, et beaucoup de grands écrivains qui paraissent avoir été plus fermes que lui, qui n'ont pas la douleur comme le stoïcien de l'île de Chypre, étaient moins sincères qu'il n'était. Cette agitation de son âme ne pouvait nuire à ses poésies. Elle leur donnait de la force, de l'énergie. L'âme d'un poète est un océan gros de tempêtes. Poète des pauvres, il regardait les plaisirs du riche insouciant avec une haine profonde; il trouvait pour les flétrir de beaux vers que ne dictait point, je l'avoue, un sentiment chrétien, mais qui étaient bien le cri de son âme. Lazare maudissait le riche qui ne lui abandonnait point ses miettes; lisez *Tantale*:

Ecoutez, c'est la valse ardente et furieuse,
La voilà qui s'élançait à sa course joyeuse.
Oh! tous les cœurs battant, par l'amour oppressés!
Tous les yeux dans les yeux, tous les bras enlacés!
Tous les corps frémissant dans une molle étreinte,
Rien que la volupté, toute parole éteinte...
C'est un délire! c'est le signal du plaisir
Qui prend pour s'envoler les ailes du désir!...
Le galop, le galop! c'est lui qui les entraîne...

Où, j'ai vu tout cela, vu, mais de la fenêtre,
Car je n'aurais osé, sur mon âme, paraître...
Car on m'aurait chassé: le pauvre, c'est un chien
Qu'on insulte en disant: « Moi, je ne vous dois rien! »
En mon cœur résonnaient des bruits, des cris étranges.
Était-ce le sabbat ou la fête des anges?
Cela, c'était un bal!... j'avais vu sans danger...
Et j'allais ce soir-là me coucher sans danger.

Le jeune poète avait dans l'âme une activité dont il ne trouvait pas l'emploi, et cette inutilité de son talent, qui lui donna plus d'un moment de désespoir, le condamna à une maladie terrible: l'ennui.

L'ennui, l'ennui, ce monstre à mille têtes
Qui pleure et grince en se mêlant aux fêtes,
Et mine tout, sinon l'amour et Dieu!

Il passait d'un profond sentiment religieux au doute le plus prononcé. Mais sa foi, dont les bruits du monde couvraient la voix dans les beaux jours, parlait quand la douleur l'affligeait. Il s'inspirait d'un profond sentiment de charité, qu'il mariait d'une étrange façon à des sentiments érotiques:

Va, ne crains rien, ô belle Magdeleine,
Console encor de secrètes douleurs;
De frais baisers ta bouche est encor pleine,
Ton souffle encor peut tarir bien des pleurs.
(La suite prochainement).

L'ALOUETTE.

L'alouette, qui chante en s'élevant au ciel,
Du monde reposé provoque le réveil;
Et son chant matinal, qui brille dans la nue,
Cadencé, de bien loin, en descend dans la rue.

Toi, des petits oiseaux qui chéris les chansons,
Ecoute cette voix, aux mélodieux sons.
Allons, ma bonne Hélène, éveille-toi, ma chère,
Et contemple avec moi cette rare lumière,
Qui vient, sur nos murs blancs, à travers les vitraux,
Décorer notre lit de splendides rideaux
Aux plis d'or et de pourpre, et couronner de franges
Les corbeilles d'osier où reposaient nos anges.

(deux.)

Dans leur calme sommeil, qu'ils sont beaux tous les
Ta fille aux cheveux blonds, ton fils aux noirs cheveux!
Le baiser fraternel que leur amour conspire,
Epanouit déjà dans leur premier sourire.
Bientôt tu vas les voir, en se tendant la main,
Echanger ce doux gage aux leurs du matin.

Ton fils, c'est un aiglon, dont l'aile impatiente
Fouette, au bord de l'aire, en sa vigueur naissante,
Les flots aériens qui cernent le récif
Où sa tendre jeunesse encor le tient captif.
De son regard altier, autant qu'il en embrasse,
Il mesure, sans peur, l'infini de l'espace,
Gouffre mystérieux, dont il voit s'entr'ouvrir
L'abîme, que son vol osera parcourir.

Ta fille, son émele, essaie aussi son aile.
Pour suivre, en son essor, l'audace fraternelle.
Une raison précoce, éclos sur leur front,
Est un garant pour moi qu'en vrais jumeaux qu'ils sont,
Etroitement unis de cœur et de courage,
Ils sauront aborder vaillamment, sans naufrage,
Le but que leur espoir voit poindre en l'avenir
Et que leur jeune ardeur aspire à conquérir.

Le champ que le travail ouvre à l'intelligence
De l'océan céleste à la grandeur immense.
C'est l'espace sans fin, c'est l'horizon sans fond,
C'est l'avenir sans borne, en prodiges fécond.
La limite imposée à ce vaste domaine
Est le terme inconnu de la puissance humaine.
Cette puissance est grande et de son point d'arrêt
Dieu seul, qui le posa, possède le secret.

Courage donc, courage, ô phalange ouvrière;
Ne recule jamais dans la noble carrière
Du fertile labour; lance en avant toujours
De ton fleuve puissant l'irrésistible cours!

Il relève de Dieu, ton fief immense et riche.
Si son sol généreux n'est encore qu'un fiefiche.
Que la ronce envahit de ses buissons rampants,
Ne désespère pas; il ouvrira ses flancs,
D'où sortiront alors, de leur source profonde,
Les mines du Pérou, les trésors de Golconde.

A l'œuvre, ruche sainte, et travaille toujours!
Ton ciel encor brunneux te garde de beaux jours.
Avance bravement dans la terre rebelle
Que le Seigneur confie à tes soins, à ton zèle:
Devant lui cette plage ouvre mille chemins.
Pour qui sait employer son esprit et ses mains.
Toute voie est la bonne et la grande science
Git dans l'activité, dans la persévérance.
Les écueils, il est vrai, sont quelquefois nombreux,
Sur la route semés; mais l'être courageux
Sait toujours surmonter l'obstacle qui se dresse,
Tantôt par l'énergie et tantôt par l'adresse;
Talent de bon aloi; mais non pas pour le dol,
Ce frère consanguin du méprisable vol.

Fi! laissez les frêlons courir à l'curée;
Leur infâme triomphe est de courte durée!
Le monument fondé par de constants labours
Résiste seul au choc des fléaux destructeurs.
Celui de la rapine est un faible édifice;
L'ouragan vengeur passe, il tombe, et c'est justice.

Courage, noble essaim, abeilles du progrès!
Les fruits de vos efforts sont de brillants succès.
Ne vous rebutez point, mouches industrieuses;
Allez, accomplissez vos œuvres merveilleuses:
A vous gloire et richesse, en butinant le miel!

Votre étoile grandit; elle rayonne au ciel.
Abeilles du labour, souvent infortunées:
Dieu vous a réservé de hautes destinées!

Hélène, levons-nous; des flots de sa lumière
Le soleil, déjà haut, inonde sa carrière.
Ton fils brûle déjà d'exercer ses crayons,

assise sur une branche et leur donnant la becquée. Je rougissais alors de mon enfantillage.

— Ton frère était méchant?

— Non, Altesse, il était bon, mais un peu enfant. Il se moquait de moi quand je montrais de l'humeur; mais, en le prenant par la douceur, j'obtenais de lui tout ce que je voulais. Jamais on n'a vu un frère et une sœur s'aimer plus tendrement que nous deux.

— Je sais mieux que personne combien on peut l'aimer.

— Mon père était un homme grave, sévère, mais loyal et estimé de tous. Je ne connais qu'imparfaitement l'histoire politique de ma patrie dans ces derniers temps, et Dieu sait quand elle sera bien connue, si elle l'est jamais. Je crois, cependant, que mon père prenait une grande part aux affaires publiques: il recevait sans cesse une foule de gens avec qui je l'entendais parler de choses que je ne comprenais pas alors, mais que je m'explique mieux aujourd'hui. Tous ses efforts tendaient à obtenir qu'on attendit les événements dans des dispositions pacifiques et conciliantes, au lieu de remettre le sort du pays à un coup de dé par une attitude révolutionnaire envers la Russie. J'en suis convaincu, parce que je me rappelle qu'un jour que ma mère, qui était la douceur et la bonté même, l'engageait à ne pas se compromettre, il lui répondit qu'il était à l'abri de tout danger, parce que sa politique n'avait absolument rien d'hostile.

— Pourquoi donc l'impératrice l'a-t-elle exilé en Sibérie?

— Vous l'apprendrez bientôt, Altesse. J'ai à vous dire encore auparavant quelques mots des affaires de ma famille. Mais mon récit vous ennue peut-être.

— Loin de là; il m'intéresse comme s'il me concernait moi-même.

— Je suis née en 1777, et nous voici en 1796. Je n'avais qu'un an lorsque survint un changement d'une grande importance pour mes parents, dont je fais mention ici, parce que les événements ultérieurs s'y rattachent. La famille princière des Raszanowsky, dont mon père était membre, a occupé durant des siècles un rang distingué dans l'histoire de la Pologne. A la mort du dernier prince de ce nom, considéré comme le chef de notre maison, mon père se crut le plus proche héritier de ses biens, de son rang et de son titre. Mais il s'était trompé: une dame, la femme divorcée du prince Lubomirsky, fit valoir des prétentions plus légitimes encore, secondée par une autre dame qui, sans avoir de droits à l'héritage, possédait une grande influence par sa bonté et son amitié. On nommait habituellement la première Wanja, et l'autre Marfa.

— La personne chez qui nous allons?

— Elle-même. Loin d'avoir jamais eu des vues intéressées, mon père considérait la justice comme le fondement de toutes les vertus; il reconnut tous les droits de Wanja; mais, grâce à l'intervention de Marfa, il se vit céder différentes propriétés situées dans la partie qui forme aujourd'hui la Pologne russe, ainsi que le titre de chef de la famille, en sa qualité de dernier parent mâle du feu prince Raszanowsky. Quant aux principaux biens, situés dans la célèbre vallée de Prondrick, aux environs de Cracovie, ils échurent exclusivement à Wanja.

— Mais tu n'avais qu'un an lorsque cela s'est passé, et pourtant...

— Pourtant j'en suis instruite, voulez-vous dire, Altesse. Comment n'en aurais-je pas appris?

Toute petite que j'étais, mes parents m'emmenèrent à Prondrick, où Marfa se prit d'une si vive affection pour moi qu'elle ne voulut pas me quitter et qu'elle nous accompagna lors de notre retour à la propriété de mon père. Plus tard elle se chargea de mon éducation; ses connaissances ont formé mon esprit, et ses vertus, mon cœur, où rien ne s'est gravé plus tôt et plus profondément que mon attachement pour elle.

« Mon Dieu, tu la connais donc mieux que personne? »

— Si je la connais! C'est d'elle que je tiens ces détails. »

La princesse avait l'air pensif, préoccupé.

« Wanja et Marfa, dit-elle, ne sont que les prénommes de ces dames, n'est-ce pas? »

— C'est vrai, Altesse; mais je ne les ai jamais entendus appeler autrement. Quand Wanja a eu pris le nom de la famille Raszanowsky, l'autre, sans doute, a été abandonné.

— Je le comprends; mais Marfa?

— Je ne puis vous donner aucun éclaircissement à ce sujet, sur lequel ma pensée ne s'était même jamais portée jusqu'ici. Mais la question de Votre Altesse me rappelle que, dans ce que j'ai vu, comme dans ce que j'ai appris touchant ces deux femmes, bien des choses étaient enveloppées de tant de circonstances obscures et mystérieuses que, malgré mon affection pour elles, je ne les ai jamais bien comprises. Je crois et je suis convaincu que de grands malheurs les ont frappées autrefois, car Marfa ne parlait toujours d'elle-même et de son amie qu'avec une circonspection qui m'a souvent étonnée, parce qu'elle donnait beaucoup à entendre, sans rien préciser. Du reste, mes parents lui témoignaient un respect voisin de

la vénération qui a fini par me frapper quelquefois, et l'observation de Votre Altesse a aussi son importance; il serait étrange, en effet, que dans la position qu'elle a occupée, elle n'eût eu d'autre nom que celui de Marfa.

— C'est ce qu'il me semble.

— Je sais positivement qu'elle possédait la confiance illimitée de mes parents et qu'elle paraissait ne s'occuper que de moi et de mon frère, qu'elle aimait beaucoup aussi. Je me rappelle à présent une autre circonstance qui... mais elle ne rentre pas dans mon sujet.

— Pourquoi pas?... Il ne faut pas l'interrompre... raconte tout ce qui te vient à l'esprit, Willanow.

— Je voulais dire que Marfa, d'ordinaire si gaie, si aimable, avait pourtant des heures de profonde mélancolie. Par tout ce qui se disait autour de moi — je n'étais déjà plus une enfant — j'appris que Wanja voyageait, et je remarquai que Marfa, chaque fois qu'elle recevait une lettre de son amie, avec qui elle entretenait une correspondance régulière, s'enfermait dans sa chambre, comme pour ne laisser voir à personne la tristesse qui s'emparait d'elle. En 1793 ou 1794, je ne me rappelle pas au juste, elle reçut une lettre qui l'affligea plus que toutes les précédentes. Je sus ensuite, par hasard, que Wanja, qui s'était rendue en Italie, pour cause de santé, avait pris le voile à Naples et que le prince Lubomirsky, ce mari dont elle était séparée, avait succombé sous le poids de son chagrin et de ses nombreux malheurs. J'attribue à ces événements la mélancolie qui empêcha Marfa de se montrer durant plusieurs semaines.

— Que dis-tu? Wanja prit le voile?

— Oui, Altesse; elle était lasse d'une exist-